

Alexandre David Donner

Claire Conte





Avec Pierre, c'était comme avec Jean-Jacques. C'étaient de vrais toutous qui me suivaient partout. Ils étaient à l'affût de mes moindres faits et gestes. Quand j'étais de bonne humeur, ils l'étaient aussi, quand j'avais des sautes d'humeur, ils étaient mal. C'était non sans me déplaire. J'aimais avoir le pouvoir sur les hommes, moi Claire Conte. J'avais 25 ans et déjà un sacré tableau de chasse à mon actif. Je ne sais pas ce que les hommes me trouvaient. J'étais infecte à vivre. Oui, je dois l'avouer, j'étais une chieuse. Je me rappelle bien d'un soir d'août quand il faisait une de ces chaleurs, et que j'avais déjà bien entamé une bouteille de SKYY : j'avais envoyé balader Pierre après qu'il m'ait fait les préliminaires. Je ne sais pas ce qu'il m'avait pris, mais je l'avais insulté de tous les noms. Eh oui, j'étais comme ça. Je faisais ce que je voulais comme je le voulais et quand je le voulais. En y repensant le pauvre, il venait juste d'être autorisé par mes propres soins à revenir à la maison. Mais bon, c'était ainsi. Il avait dû rentrer bredouille sans vraiment comprendre ce qui lui arrivait. C'était plus fort que moi. Je le maltraisais et d'une certaine manière j'en étais angoissée tout en retirant un plaisir particulier. C'était tout moi.

Mes parents, ça faisait longtemps que je les avais envoyés chier. Je ne les supportais plus. C'était devenu infernal. Mon père était possessif et parano et ma mère était dépressive. De toute façon, ils n'arrêtaient pas de se foutre sur la gueule. Il avait donc fallu que je parte. Et vite. Je m'étais donc rapidement trouvé un petit boulot chez Mac Do afin de me financer un petit studio au centre-ville.

J'avais connu Pierre lors d'une soirée que donnait mon amie Françoise. On était tous dans un sale état, l'alcool coulait à flots. Pierre était le seul mec à peu près potable. Je l'avais emballé en moins de deux. Au fur et à mesure qu'on descendait les shots, l'attirance l'un envers l'autre grandissait. Je ne sais plus comment et par quel moyen, on avait atterri dans mon studio. Enfin bref on n'avait pas dormi de la nuit.

Mon petit chez moi était simple. Contre le mur principal était placé mon clic-clac qui me servait de lit et de canapé. J'en étais fière parce que je l'avais acheté avec mon argent chez IKEA. D'ailleurs, tout ce qui se trouvait dans mon studio avait été acheté avec mon argent. C'était simple, j'avais tout acheté chez IKEA, les quelques meubles, la vaisselle et même mon tapis noir aux longs filaments. Les posters que j'avais accrochés au-dessus du clic-clac et de la télé étaient des affiches de cinéma. Sinon sur mon unique étagère étaient placées ça et là des bouteilles vides d'alcool fort. Mais ma pièce, si on peut appeler ce petit cagibi une pièce, préférée était la salle de bain. Je trouvais que rien que le mot salle de bain sonnait déjà bien. Bref, ma salle de bain débordait de produits cosmétiques que j'achetais compulsivement chez Monop. Il y régnait un joyeux bordel. Je ne pourrais même pas dire combien de flacons de parfum

bon marché s'y trouvaient. De toute façon, quand je sortais, je les mettais tous à la fois. C'était mon style. J'aimais ne pas être fichée par une simple étiquette de parfum. En les mettant tous, on ne pouvait pas me cataloguer.

Mon petit chariot à côté du lavabo débordait de paquets de collants DIM que j'avais d'avance. J'avais horreur des pantalons, je ne mettais que des jupes courtes. Les seuls jours où j'étais mal à l'aise, c'était quand je devais mettre les putains de pantalons aux poches cousues de chez Mac Do. C'était un véritable enfer. Une entorse à ma personnalité. Tout ça pour dire que j'étais une jeune femme plutôt libre. Les contraintes, ce n'était pas pour moi. J'aimais l'idée que l'on ne pouvait pas me résister. J'aimais être une femme fatale.

J'avais une très bonne amie. Elle s'appelait Léa. C'était une chic fille. On s'entendait vachement bien. Les cent coups, c'était avec elle que je les faisais. On étudiait ensemble à la fac de droit. Mais bon, on courait plus les garçons qu'on ne suivait les cours. On était de chaque fête étudiante. On picolait pas mal et on draguait sans retenue. Malheureusement notre amitié s'était effilochée à cause de Jean-Jacques. On était à deux sur le coup. Et je le lui avais pris son JJ. Ce qu'elle n'avait pas apprécié. Parce qu'elle tenait vraiment beaucoup à ce type. Pour moi, ce n'était juste un plan cul de plus. Voilà comment je pouvais perdre des amies. Il ne me restait plus que des amies comme Françoise. C'était des fréquentations sans plus. Quand je repense à tous ces pauvres types qui croyaient avoir trouvé le grand amour en me fréquentant. Les mecs sont vraiment incorrigibles. On ne dirait pas comme ça, mais ils sont très fleur bleue.

Je me rappelle d'un gars qui était venu sonner chez moi un matin avec un énorme bouquet de roses et une bague en or à la main. Mais il croyait quoi ? Que j'allais l'épouser ! Pff ! Franchement, j'avais passé l'âge pour ces conneries. Je lui avais demandé ce qu'il voulait. Et là j'avais vu que son visage se disloquait. Il était atterré. Je pensais qu'en refermant la porte, je serais tranquille. Que nenni. Il m'avait harcelée avec des SMS de supplications. Les premiers SMS, j'y répondais encore. Ensuite j'avais laissé tomber. Il m'avait tellement collée qu'il était même venu chez Mc do. Il se présentait à ma caisse encore et encore. Je ne sais pas ce qu'il cherchait ni ce qu'il voulait. Et puis quelque temps après, je ne l'avais plus jamais revu. Ni en ville, ni au Mac Do, nulle part. Des mecs comme ça, j'en avais à la pelle. Je ne pouvais pas supporter de me lier à quelqu'un. D'être une femme qui appartienne à un autre. La simple idée m'étouffait et me faisait suffoquer.

Quand mes parents se sont enfin séparés, j'ai été soulagée. Mais j'allais quand même les voir de temps en temps. Ma mère avait du mal à s'en remettre. Et à ma grande surprise, mon père s'est plutôt bien débrouillé. Au début, j'allais le voir de temps en temps. Malheureusement il s'est aussi avéré possessif avec moi. Il voulait régenter ma vie. Me dire ce que j'avais à faire. Et là j'ai dû interrompre notre relation. C'est bizarre, ça me faisait ni chaud ni froid. Pour lui, ça a dû être plus dur. Car il avait perdu un objet qu'il croyait posséder, il l'avait cherché. Son sale caractère lui a fait perdre sa fille. Tant pis. Quant à ma mère, j'y allais de temps en temps. Je lui préparais à manger et la soutenais moralement. Je désespérais à ne pas pouvoir lui faire prendre conscience que ça ne valait

pas la peine de se mettre dans de tels états pour des mecs. Elle n'y arrivait pas. J'avais beau lui dire de sortir, de faire des choses afin de retrouver goût à la vie. J'ai pris beaucoup de temps à comprendre qu'elle était plongée dans une profonde dépression qu'elle ne soignait pas. Ça m'affectait pas mal. Ça faisait partie de la croix que je devais porter. Comme on dit, on ne choisit pas sa famille.

Françoise et moi-même quand on a vu que ça ne servait à rien, on a tout simplement arrêté les études de droit. Personnellement, je n'avais pas envie de tripler ma première année. Et les profs avec leurs airs désabusés, je n'en pouvais plus. C'était dur de devoir mettre un trait sur une belle carrière juridique. Quelque part j'en étais responsable. Je me rappellerai toujours de ma prof d'histoire du droit lorsqu'elle me disait que j'avais le potentiel d'une très grande étudiante en droit. Mais bon, ce n'était que du vent tout ça. Ça ne me faisait pas avancer. J'avais juste mon bac L en poche et il me fallait trouver un boulot convenable. Je ne voulais pas passer ma vie dans cette friterie. En allant sur le marché du travail, je me suis rendu compte que je ne pouvais que prétendre à des jobs tels caissière, femme d'entretien, ou au mieux vendeuse. La bonne femme chez pôle emploi m'avait trouvé un job de vendeuse chez Kiabi. J'aimais bien ce travail, je gagnais mieux que chez Mac Do, et les fringues, c'était mon domaine. Dans l'équipe, on ne me cassait pas les pieds. Je pouvais tranquillement faire mon boulot. Je m'y étais même fait une amie. En ce temps-là, Carole et moi on ne sortait pas tellement. On se faisait plutôt des bouffes entre nous. Cela ne voulait pas dire qu'on ne faisait plus de rencontre. Car chaque soir quand je rentrais, je faisais le tri des 06

que j'avais reçus dans la journée par des clients entreprenants et peu scrupuleux. Quand le mec me plaisait bien, je le rappelais. La plupart du temps, ils n'en revenaient pas que je rappelais. J'avais comme principe de ne les garder qu'un soir. Sinon ils commenceraient à s'attacher. Et ce qui attache colle.

Françoise, je ne l'ai plus revue très souvent, elle était allée de son côté, et moi du mien. Je serais incapable de dire ce qu'elle est devenue. Peut-être a-t-elle fait un bon mariage ? Ou a-t-elle sombré pour terminer dans une vie qui conjugue galère et embêtement ? Quelque part, c'est dommage qu'on se soit perdues de vue. Même si ce n'était qu'une connaissance de fac. D'ailleurs, je n'ai gardé aucun contact du temps de mes études. Peut-être que j'aurais dû. Ce chapitre de ma vie s'était fermé pour de bon. Maintenant je traînais avec Carole. C'était nettement plus ennuyeux que mes années de lycée et de fac. J'avais presque l'impression d'avoir une vie rangée et qui ne faisait pas de vagues. Il ne s'y passait vraiment rien. Je n'avais pas de frères et de sœurs avec lesquels j'aurais pu entreprendre des choses.

Mais mes pensées s'accélérent, ma vie continue de défiler sous mes yeux.

Mon directeur m'avait encouragée à faire les formations internes. D'abord, j'ai été nommée chef d'équipe. Puis je suis montée au niveau manager. J'ai beaucoup aimé cette boîte. Son mode de fonctionnement, ses habitudes de travail. Tous les matins, j'étais la première à être là. Je dois noter que c'est grâce à ce travail que j'ai pu quitter mon studio et acquérir ma première et je ne le savais pas encore dernière voiture. C'est une voiture d'occasion achetée chez Ford. Ma Ford Fiesta n'a que 36 000 km au

compteur. Je l'aimais beaucoup cette voiture rouge. Elle me permettait d'être libre et de gagner en autonomie. Et elle était très fiable, elle ne m'a jamais fait de crasses. Mis à part les pièces d'usure, je n'avais rien à y changer.

Au fil du temps, Carole et moi alors que nous avions des caractères bien différents, avons tissé des liens très forts. Elle était devenue ma meilleure amie et confidente. Elle était du genre plutôt posé, calme et le concept de fidélité amoureuse voulait dire quelque chose pour elle. Je me rappelle bien quand elle a rencontré son homme, Justin. C'était juste au moment où je commençais à faire carrière chez KIABI. Elle l'avait quasiment rencontré au moment où je suis devenue chef d'équipe. Justin était un beau brun qui avait tout juste la trentaine. Ses cheveux étaient courts et bien coiffés. C'était un homme élégant et très charmant. D'ailleurs il n'avait jamais interféré dans l'amitié que j'avais avec Carole. Elle avait simplement trouvé son bonheur. Honnêtement, il me faisait craquer aussi. Mais je respectais beaucoup trop Carole pour ne serait-ce qu'essayer de le lui prendre. Le fait d'avoir pris plus de responsabilité dans mon magasin avait pour conséquence que nos soirées entre copines se faisaient plus rares. Je me retrouvais donc plongée dans mon travail avec des plans culs qui se faisaient de plus en plus rares. Le travail me plaisait tellement que j'avais vite renoncé à une partie de ma vie privée. Ce qui n'empêchait pas le fait que de temps à autre, j'aimais venir travailler encore grisée de la veille par une demi-bouteille de vodka. J'étais une jeune femme en manque de repères qui avait comme seule planche de salut le travail. Parfois, je me demandais si je n'avais pas un problème avec

l'alcool. Je crois que si, mais bon. On ne pouvait pas omettre le fait que je tenais de ma mère. Parce qu'elle, depuis qu'elle s'était séparée de mon père, elle buvait pas mal aussi. Son truc, c'était le vin. Elle ne buvait pas d'alcool fort. Elle disait toujours :

– Un coup de rouge ne peut pas faire de mal. Tu sais ma fille, il y a des antioxydants dans le vin. Ils sont bons pour le cœur.

– Si tu bois toute une bouteille par jour, les effets bénéfiques s'effacent. Ils sont tout simplement anéantis par l'alcool.

– Je sais ce que je fais, Claire. D'ailleurs, ce ne sont pas tes affaires.

À cette époque-là, j'avais commencé à prendre conscience que, en dehors de mon travail, ma vie était vide de sens. Quand je voyais mon amie Carole avec son Justin, je m'étais quand même posé quelques questions. C'est pourquoi un jour, j'en avais eu marre de mon rythme de vie. C'était comme on dit à Paris métro boulot dodo. À ce moment-là, j'avais commencé à déprimer légèrement. Il me fallait un compagnon qui m'acceptait comme j'étais. Mais la question était comment le trouver et où ? Parce que je voulais tout, sauf être enfermée dans une relation et par là-même perdre ma liberté. Pour moi le mot liberté avait un sens particulier. J'ai toujours voulu être libre, faire ce que je veux. Mais en tant que manager, je ne pouvais pas m'occuper de ce genre de questions. Je tergiversais beaucoup. Je me plaisais même à penser à quitter mon boulot, bref à jeter l'éponge. Si j'avais su ce qui m'attendait, je n'aurais jamais eu ces pensées. Heureusement que je m'étais vite ressaisie. J'avais alors fait le point sur ma situation. Je m'étais dit que j'avais par la force de